

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

La Forêt Noire

Lallemand, Charles

Paris, 1866

III

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

mercuriales du magister n'en pouvaient mais. En revanche, après l'office dominical, il fallait voir Johann, se rengorgant fièrement dans son habit de fête un peu long, venir trouver sa bonne cousine Marguerite qui, installée sous une tonnelle, lui faisait alors la leçon avec la gravité d'un professeur d'Heidelberg. Ici le turbulent écolier se transformait : par sa docilité et son attention soutenue à cette séance du dimanche, il semblait vouloir protester, aux yeux de son père, de son amour pour l'étude, mais à la condition que celle-ci se fit toujours en habit du dimanche, et que la figure rébarbative du magister fut remplacée par le doux visage de Marguerite.

Le père Spiegel n'en maintint pas moins le mode d'éducation de Johann qui, bon gré, mal gré, finit par devenir un excellent élève.

A l'âge de 15 ans, il commença des études spéciales, destinées à réaliser le vœu de son père, lequel, devenu directeur de ce même établissement où il avait été contre-maitre, désirait s'adjoindre bientôt la coopération de son fils pour les perfectionnements industriels qu'il avait rêvés. A 20 ans, Johann fut envoyé dans une des principales fabriques d'acier de Rastadt afin de s'initier aux progrès de cette spécialité. Enfin, à 23 ans, Johann quitta définitivement Rastadt pour retourner auprès de son père, à Murgheim, où nous le retrouverons bientôt.

III

Ludwig Hartmann avait, comme Johann Spiegel, passé plusieurs années de son enfance à l'école de Murgheim. C'est là qu'ils avaient

partagé leurs premiers plaisirs, échangé leurs premières confidences ; c'est là enfin qu'ils avait ébauché cette liaison que le temps et les circonstances devaient resserrer de plus en plus jusqu'à lui donner le caractère d'une affection sérieuse, durable et sûre.

D'une intelligence peut-être un peu moins vive que Johann, mais doué d'un naturel plus souple, plus docile, Ludwig était l'un des élèves préférés de messire Bauër, l'instituteur qui, de temps à autre, le soir, prenait volontiers la peine d'inculquer à son jeune disciple certaines connaissances littéraires et historiques, non comprises dans le programme de son enseignement officiel. Quelquefois même, lorsque Ludwig avait bien pris sa leçon, maître Bauër l'en récompensait en lui donnant les premières notions de la musique ; car le digne instituteur était en même temps un organiste irréprochable, et par conséquent excellent musicien.

Ludwig atteignit ainsi sa quinzième année. Grâce aux soins paternels du magister de Murgheim, il avait reçu une éducation morale, littéraire et artistique très-complète pour sa condition (dont nous dirons tout-à-l'heure quelques mots) et qui lui valut l'honneur d'être bientôt appelé aux délicates fonctions de répétiteur de la société chorale de Murgheim. Cette dignité, en stimulant singulièrement le zèle de Ludwig, lui mérita, par contre-coup, la précieuse faveur d'être invité, deux fois par semaine, à servir de partenaire à la fille du pasteur de Murgheim, Maria Walder, charmante jeune fille, qui chantait à ravir les *Lieder* de Schubert.

Mais ce n'étaient là que les délasséments, les distractions de Ludwig. Dès qu'il fut en état de manier convenablement les instruments de sa profession, le père Hartmann lui avait appris à confectonner les *articles de la Forêt-Noire*, dont l'industrie occupait la famille Hartmann depuis trois générations. Assidu et attentif à ce travail comme il l'avait été aux leçons du magister-organiste, Ludwig parvint à y acquérir une assez remarquable habileté pour que

son père devinât en lui un futur sculpteur émérite, capable de porter très-haut dans la contrée la réputation artistique des Hartmann. En effet, Ludwig s'adonnait de préférence à la confection de ces coffrets en bois sculpté, d'une simplicité élégante, qui ont fait, concurremment avec les antiques *coucous*, la réputation des industriels de la Forêt-Noire, et auxquels la mode parisienne ne dédaigne pas aujourd'hui d'accorder ses faveurs.

Ludwig devint donc un excellent ouvrier. Ses *pièces*, véritables chefs-d'œuvre d'habileté et de bon goût, étaient fort recherchées par tous les marchands des villes voisines. — Aussi les compliments ne manquaient-ils pas au brave Ludwig. Mais il n'en tirait point vanité, et les recevait avec la modestie d'un homme qui connaît très-bien lui-même la valeur de son œuvre, et qui se préoccupe surtout de faire mieux encore.

Deux personnes seules avaient le privilège de causer une réelle satisfaction à Ludwig lorsqu'elles lui adressaient leurs éloges : c'étaient son ami Johann, qui venait, de deux jours l'un, partager avec lui les loisirs de la veillée ; puis la jolie Maria Walder, qui, de temps en temps, et en compagnie de son père, se rendait, le soir également, chez les Hartmann où elle faisait souvent la lecture. Comme les visites du pasteur et de sa fille avaient lieu presque à jour fixe, Johann, parfaitement au courant des habitudes de Maria Walder et de son père, arrivait au rendez-vous un peu plus tôt que d'ordinaire, et donnait, ces soirs-là, quelques soins supplémentaires à sa toilette.

Les jours de lecture étaient des jours de fête pour Johann et pour Ludwig. Dès le matin, la perspective du plaisir qui leur était promis pour le soir, leur donnait un surcroît d'ardeur au travail. Sans pouvoir encore se rendre compte de la nature de cette impression plus accusée de jour en jour, ce n'était même pas sans quelque vague émotion qu'ils voyaient approcher l'heure de la réunion.

Les légendes allemandes, et celles de la Forêt-Noire, notamment,

étaient les lectures préférées. Le caractère à la fois touchant et fantastique de ces histoires, dont plusieurs générations de narrateurs ont successivement enrichi les couleurs, avait un grand charme pour les auditeurs et pour la lectrice elle-même. La voix harmonieuse de Maria, la netteté de sa diction, l'intelligente clarté de sa manière de lire, et la justesse des inflexions de cette voix jeune et pure, ajoutaient singulièrement à l'intérêt du récit. Tel devait être du moins l'avis de Johann et de Ludwig qui, tout en suivant d'une oreille attentive cette attachante lecture, ne quittaient pas des yeux le doux et frais visage de la jeune fille.

Que se passait-il alors dans l'âme de ces deux jeunes hommes? Ils ne le soupçonnaient pas encore eux-mêmes; et pourtant ils sentaient qu'une émotion, jusqu'alors inconnue, agitait leurs cœurs, et devenait pour eux la cause d'une préoccupation secrète, constante, indéfinissable, dont leur activité au travail ne pouvait les distraire.

IV

Les choses allèrent ainsi pendant tout un hiver; c'était au mois de Mai suivant que Johann devait aller se fixer temporairement à Rastadt, dans une des principales aciéries de la ville, pour y parfaire son éducation industrielle, selon le désir de son père.

Durant cet hiver, Ludwig continua avec assiduité ses séances de musique chez le pasteur de Murgheim; et Johann fût plus exact que jamais aux veillées *littéraires* de la maison Hartmann.